

Compléments

Citations en relation avec les portraits de paysages ou d'autres chapitres.

- **La Baie et le Mont, vus par Paul Féval, 1877**
- **Le Mont, Dol et les marais, vus par le *Panorama pittoresque de la France*, 1839**
- **Le pays de Dol, vu par Chateaubriand, 1848**
- **Combourg, vu par Chateaubriand, 1848**
- **Combourg, vu par Gustave Flaubert, 1886**
- **Saint-Malo, vu par Chateaubriand, 1848**
- **Saint-Malo, vu par Gustave Flaubert, 1886**
- **La côte et la Rance, vues par Albert Mérat, 1903**
- **La côte et la Rance, vues par Roger Vercel, 1954**
- **Fougères et le bassin du Couesnon, vus par Honoré de Balzac, 1834**
- **Le pays de Fougères, vu par Jean Guéhenno, 1971**
- **Fougères, vu par Victor Hugo, 1836**
- **Saint-Coulomb, vu par Colette, 1961**
- **La vallée de la Vilaine, vue par Victor-Eugène Arduin-Dumazet, 1903**
- **Vitré, vu par Victor-Eugène Arduin-Dumazet, 1903**
- **Fougères, vu par Victor-Eugène Arduin-Dumazet, 1903**
- **Le Coglais, vu par Victor-Eugène Arduin-Dumazet, 1903**
- **Les marais de Dol, vus par Victor-Eugène Arduin-Dumazet, 1903**
- **La Rance, vue par Victor-Eugène Arduin-Dumazet, 1903**

La Baie et le Mont, vus par Paul Féval, 1877

« Si vous descendez de nuit la dernière côte de la route de Saint-Malo à Dol, entre Saint-Benoît-des-Ondes et Cancale, pour peu qu'il y ait un léger voile de brume sur le sol plat du marais, vous ne savez de quel côté de la digue est la grève, de quel côté la terre ferme. A droite et à gauche, c'est la même immensité morne et muette. Nul mouvement de terrain n'indique la campagne habitée ; vous diriez que la route court entre deux grandes mers.

(...)

C'est que les choses passées ont leurs spectres comme les hommes décédés ; c'est que la nuit époque le fantôme des mondes transformés aussi bien que les ombres humaines.

Où passe à présent le chemin, la mer roula ses flots rapides. Ce marais de Dol, aux moissons opulentes, qui étend à perte de vue son horizon de pommiers trapus, c'est une baie. Le mont Dol et Lillemer étaient deux îles, tout comme le mont Saint-Michel et Tombelène. Pour trouver le village, il fallait gagner les abords de Châteauneuf, où la mare de Saint-Coulman reste comme une protestation de la mer expulsée.

(...)

Au soleil, la digue fuit devant le voyageur, selon une ligne courbe qui attaque la terre ferme au village du Vivier. Pour quiconque est étranger à la mer, cette digue semble ou superflue, ou impuissante. Le bras d'eau est si loin et les marées sont si hautes ! Peut-on se figurer que cette ligne bleuâtre qui ferme l'horizon va s'enfler, glisser sur le sable marneux, franchir des lieues à venir !

(...)

Vers le centre de la courbe, on aperçoit au lointain, comme un mirage, le mont Saint-Michel et Tombelène. Huit lieues de grèves sont entre ce point de la digue et le Mont.

De ce lieu qui s'élève à peine de quelques mètres au-dessus du niveau de la mer, l'horizon est large comme au faite des plus hautes montagnes. Au nord, c'est Cancale avec ses pêcheries qui courent en zigzag dans les lagunes ; à l'est, la chaîne des collines allant de Châteauneuf au bout du promontoire breton ; au sud-est, le magnifique château de Bonnaban, bâti avec l'or des flottes malouines et tombé depuis en de nobles mains ; au sud, le Marais, Dol, la ville druidique, le mont Dol, à l'ouest, les côtes normandes ; par delà Cherrueix, si connu des habitués de Chevet, et Pontorson, le vieux fief de Bertrand Du Guesclin.

(...)

Ce sont d'étranges rivières que les cours d'eau qui sillonnent les grèves. Le Couesnon surtout, la rivière de Bretagne. Aucun fleuve ne tient son urne d'une main si capricieuse. Torrent aujourd'hui, humble ruisseau demain, le Couesnon étonne ses riverains eux-mêmes par la bizarre soudaineté de ses fantaisies.

(...)

Parfois en arrivant sur les bords du Couesnon, vous diriez un étang desséché. Ses berges, creusées à pic par le flot qui s'est retiré, semblent des murailles de marne verdâtre. Loin des rives, au milieu du lit, un étroit canal passe ; le Couesnon y coule en bavardant sur des galets. La veille sous le pont pittoresque, le Couesnon grondait, blanc comme les fleuves puissants qui tourmentent le limon de leur lit.

(...)

L'horizon vide se prolonge, s'étale et finit par fondre ses terrains crayeux dans la couleur jaune d'or plage. Le sol devient plus ferme, une odeur salée vous arrive, on dirait un désert dont la mer s'est retirée. Des langues de sable, longues, aplaties l'une sur l'autre, se continuant indéfiniment par des plans indistincts se rident comme une ombre sous de grandes lignes courbes, arabesques géantes que le vent s'amuse à dessiner sur leur surface. Les flots sont loin, si reculés qu'on ne les voit plus, qu'on n'entend pas leur bruit, - mais je ne sais quel vague murmure, insaisissable, aérien, comme la voix même de la solitude qui n'est peut-être que l'étourdissement de ce silence.

En face, devant vous, un grand rocher dresse, enfonçant ses tours dans le sable et levant ses clochetons dans l'air. D'énormes contreforts qui retiennent les flancs de l'édifice s'appuient sur

une pente abrupte d'où déroulent des quartiers de rocs et des bouquets de verdure sauvage. A mi-côte, étagées comme elles peuvent, quelques maisons, dépassant la ceinture blanche de la muraille et dominées par la masse brune de l'église clapotent leurs couleurs vives entre ces deux grandes teintes unies.

(...)

Bien haut planant à l'aise quand vous êtes ainsi à jouir d'autant d'étendue que n'en peuvent repaître des yeux humains, que vous regardez la mer, l'horizon des côtes développant son immense courbe bleuâtre, où, dressée sur sa pente perpendiculaire, la muraille de la Merveille, avec ses trente-six contreforts géants et qu'un rire d'admiration vous crispe la bouche, tout coup, vous entendez dans l'air le bruit sec des métiers. On fait de la toile. La navette va, bat, heurte ses coups brusques, tous s'y mettent, c'est un vacarme. »

Paul Féval (1816-1887), *La Fée des grèves, Œuvres, soigneusement revues et corrigées*, Paris-Bruelles, V. Palmé-G. Lebrocqy, 1877

Le Mont, Dol et les marais, vus par le Panorama pittoresque de la France, 1839

« Les marais les plus considérables sont ceux de Dol, dans l'arrondissement de Saint-Malo. Ils ont été formés par un envahissement de la mer, au commencement du VIII^e siècle. Les eaux se retirèrent par degrés, et laissèrent à découvert un terrain considérable qui devint susceptible de culture, et se couvrit bientôt habitations ; mais en 1606 et en 1630, la mer inonda de nouveau une partie de ce terrain, qu'on n'a pu reconquérir, et elle détruisit de fond en comble les communes de Sainte-Anne et de Paluel. C'est depuis ce malheureux événement que les digues de Dol ont été construites. Sous leur protection, et au moyen de nombreux canaux, on a desséché grande partie de ces marais.

(...)

C'est à Château-Richeux que commencent les digues de Dol qui s'étendent depuis Château-Richeux jusqu'au pas au Bœuf, en Ras-sur-Couesnon, c'est-à-dire sur un espace d'environ 6 à 27 kilomètres. Ces digues ont été faites dans l'intention de préserver les propriétés contenues dans un certain rayon, que l'on appelle enclave, des inondations qui pourraient avoir lieu à certaines époques de l'année et lors de quelques fortes marées. Elles sont la propriété et l'ouvrage de tous ceux qui possèdent dans l'enclave, lesquels ont été autorisés par le gouvernement à se réunir en association et à former un petit état à part relativement à l'administration, et aux règlements qu'ils jugeraient à propos de faire dans l'intérêt de tous. Les marais enclavés s'étendent depuis Châteauneuf jusqu'au près de Pontorson. Dol se trouve être le point central, et l'assemblée des digues s'y réunit une fois par an, à l'effet de voter le budget de l'année, d'accepter ou de rejeter l'exécution des travaux proposés dans l'intérêt général.

Les marais de Dol sont très fertiles et l'air n'y est pas aussi malsain qu'autrefois. On l'a rendu plus salubre en faisant des dessèchements, des saignées dans les terres, en conduisant les eaux dans les rivières qui se jettent dans la mer, et en plantant sur les fossés une quantité considérable d'arbustes et d'arbres blancs. Ces marais sont un empiétement de l'homme sur les eaux de la mer, que l'on est parvenu à contenir dans les limites qu'on lui a imposées ; il semble que, comme le Créateur, lui a dit : « Tu viendras jusque-là, tu ne passeras pas plus loin, et tu briseras ici l'orgueil de tes flots. » Faisons des vœux pour qu'elle ne franchisse point les bornes qu'on lui a données. Quels affreux dégâts ne commettrait-elle pas ! L'on ne peut y arrêter sa pensée, tellement l'idée seule en épouvante. Tous les jours, en fouillant dans les marais de Dol, on trouve des arbres renversés, qui ont conservé leur forme, leur écorce, quelquefois même leurs feuilles ; tous les jours on trouve des coquillages piégés à la terre végétale. Le territoire est très fertile partout où l'on a pu dessécher ; c'est sans contredit le plus productif et le mieux cultivé du département ; toutes les terres sont propres au froment, que l'on sème trois années de suite ; la quatrième année est consacrée au repos ou à la culture du sainfoin. Dans les parties encore marécageuses, la terre produit, d'elle-même et sans culture, de grands roseaux qui servent aux habitants pour couvrir leurs maisons, et qui donnent aux champs l'apparence de plantations de cannes à sucre.

On remarque sur la digue deux très beaux ponts, celui de Blanc-Essai, construit en 1778, et celui d'Angoulême, qui a été achevé en 1817. L'on a pratiqué sous les voûtes de ces ponts des portes faites de manière à ce que la mer, en arrivant, les ferme et oppose ainsi à elle-même un obstacle qu'elle ne peut franchir ; lorsqu'elle est retirée, la force de l'eau douce, retenue derrière, les oblige de s'ouvrir et de lui livrer un passage sur la grève.

Le Mont-Dol domine le marais, et s'élève à une hauteur considérable ; il a environ une demi-lieue de tour à la base, et formait une île pendant que dura l'invasion de la mer. C'était, dit-on, un lieu consacré chez les Gaulois, où l'on voyait un collège de druides et un temple pour les sacrifices.

On jouit sur le Mont-Dol d'un bel horizon ; on aperçoit Dol, la Normandie, les environs de Rennes, le mont Saint-Michel et une immense étendue de mer. Sur le point le plus élevé est placé le télégraphe, qui domine un rocher à pic d'une hauteur effrayante.

Ce bourg ne se compose que de quelques maisons réunies, mais son territoire est considérable : ça et là on y trouve des villages plus importants que le bourg dont ils dépendent, et plusieurs riches habitations disséminées sur cette partie fertile du département. »

Panorama pittoresque de la France, département d'Ille-et-Vilaine, Firmin Didot, 1839

Le pays de Dol, vu par Chateaubriand, 1848

« Lorsque le temps était beau, les pensionnaires sortaient le jeudi et le dimanche. On nous menait souvent au mont Dol, au sommet duquel se trouvaient quelques ruines gallo-romaines ; du haut de ce tertre isolé, l'œil plane sur la mer et sur les marais où voltigent pendant la nuit des feux-follets, lumière des sorciers qui brûle aujourd'hui dans nos lampes.

(...)

Aujourd'hui, le pays conserve des traits de son origine entrecoupé de fossés boisés, il a de loin l'air d'une forêt et rappelle l'Angleterre : c'était le séjour des fées, et vous allez voir qu'en effet j'y ai rencontré une sylphide. Des vallons étroits sont arrosés par de petites rivières non navigables. Ces vallons sont séparés par des landes et par des futaies à cépées de houx. Sur les côtes, se succèdent phares, vigies, dolmens, constructions romaines, ruines de châteaux du moyen âge, clochers de la renaissance : la mer borde le tout. Pline dit de la Bretagne : Péninsule spectatrice de l'Océan.

Entre la mer et la terre s'étendent des campagnes pélagiennes, frontières indécises des deux éléments : l'alouette de champ y vole avec l'alouette marine ; la charrue et la barque à un jet de pierre l'une de l'autre sillonnent la terre et l'eau. Le navigateur et le berger s'empruntent mutuellement leur langue : le matelot dit les vagues moutonnent, le pâtre dit des flottes de moutons. Des sables de diverses couleurs, des bancs variés de coquillages, des varechs, des franges d'une écume argentée, dessinent la lisière blonde ou verte des blés. Je ne sais plus dans quelle île de la Méditerranée, j'ai vu un bas-relief représentant les Néréides attachant des festons au bas de la robe de Cérès.

Mais ce qu'il faut admirer en Bretagne, c'est la lune se levant sur la terre et se couchant sur la mer. Établie par Dieu gouvernante de l'abîme, la lune a ses nuages, ses vapeurs, ses rayons, ses ombres portées comme le soleil ; mais comme lui, elle ne se retire pas solitaire ; un cortège d'étoiles l'accompagne. À mesure que sur mon rivage natal elle descend au bout du ciel, elle accroît son silence qu'elle communique à la mer ; bientôt elle tombe à l'horizon, l'intersecte, ne montre plus que la moitié de son front qui s'assoupit, s'incline et disparaît dans la molle intumescence des vagues. Les astres voisins de leur reine, avant de plonger à sa suite, semblent s'arrêter, suspendus à la cime des flots. La lune n'est pas plus tôt couchée, qu'un souffle venant du large brise l'image des constellations, comme on éteint les flambeaux après une solennité. »

F.R. de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, 1848

Le document en texte intégral est disponible sur le site wikisource

Combourg, vu par Chateaubriand, 1848

« Du côté opposé, au midi et à l'est, le paysage offrait un tout autre tableau : par les fenêtres de la grand'salle, on apercevait les maisons de Combourg, un étang, la chaussée de cet étang sur laquelle passait le grand chemin de Rennes, un moulin à eau, une prairie couverte de troupeaux de vaches et séparée de l'étang par la chaussée. Au bord de cette prairie s'allongeait un hameau dépendant d'un prieuré fondé en 1149 par Rivallon, seigneur de Combourg, et où l'on voyait sa statue mortuaire couchée sur le dos en armure de chevalier. Depuis l'étang, le terrain s'élevant par degrés, formait un amphithéâtre d'arbres, d'où sortaient des campaniles de villages et des tourelles de gentilhommières. Sur un dernier plan de l'horizon, entre l'occident et le midi, se profilaient les hauteurs de Bécherel. Une terrasse bordée de grands buis taillés, circulait au pied du château de ce côté, passait derrière les écuries et allait, à diverses reprises, rejoindre le jardin des bains qui communiquait au grand Mail.

Si, d'après cette trop longue description, un peintre prenait son crayon, produirait-il une esquisse ressemblante au château ? Je ne le crois pas ; et cependant ma mémoire voit l'objet comme s'il était sous mes yeux ; telle est dans les choses matérielles l'impuissance de la parole et la puissance du souvenir ! En commençant à parler de Combourg, je chante les premiers couplets d'une complainte qui ne charmera que moi ; demandez au pâtre du Tyrol pourquoi il se plaît aux trois ou quatre notes qu'il répète à ses chèvres, notes de montagne, jetées d'écho en écho pour retentir du bord d'un torrent au bord opposé ? »

F.R. de Chateaubriand, Mémoires d'outre-tombe, 1848

Le document en texte intégral est disponible sur le site wikisource

Combourg, vu par Gustave Flaubert, 1886

« Le soir, nous avons été sur le bord du lac, de l'autre côté dans la prairie. La terre le gagne, il s'y perd de plus en plus, il disparaîtra bientôt et les blés pousseront où tremblent maintenant les nénuphars. La nuit tombait. Le château, flanqué de ses quatre tourelles, encadré dans sa verdure et dominant le village qu'il écrase, étendait sa grande masse sombre. Le soleil couchant, qui passait devant sans l'atteindre, le faisait paraître noir, et ses rayons, effleurant la surface du lac, allaient se perdre dans la brume, sur la cime violette des bois immobiles.

Assis sur l'herbe, au pied d'un chêne, nous lisions René. Nous étions devant ce lac où il contemplait l'hirondelle agile sur le roseau mobile, à l'ombre de ces bois où il poursuivait l'arc-en-ciel sur les collines pluvieuses ; nous écou lions ce frémissement de feuilles, ce bruit de l'eau sous la brise qui avaient mêlé leur murmure à la mélodie explorée des ennuis de sa jeunesse. A mesure que l'ombre tombait sur les pages du livre, l'amertume des phrases gagnait nos murs et nous fondions avec délices dans ce je ne sais quoi de large, de mélancolique et de doux. »

Gustave Flaubert, *Par les champs et par les grèves (voyage en Bretagne) : accompagné de mélanges et fragments inédits*, 1886

Saint-Malo, vu par Chateaubriand, 1848

« Saint-Malo n'est qu'un rocher. S'élevant autrefois au milieu d'un marais salant, il devint une île par l'irruption de la mer qui, en 709, creusa le golfe et mit le mont Saint-Michel au milieu des flots. Aujourd'hui, le rocher de Saint-Malo ne tient à la terre ferme que par une chaussée appelée poétiquement le Sillon. Le Sillon est assailli d'un côté par la pleine mer, de l'autre est lavé par le flux qui tourne pour entrer dans le port. Une tempête le détruisit presque entièrement en 1730. Pendant les heures de reflux, le port reste à sec, et, à la bordure est et nord de la mer, se découvre une grève du plus beau sable. On peut faire alors le tour de mon nid paternel. Au près et au loin, sont, semés des rochers, des forts, des îlots inhabités : le Fort-Royal, la Conchée, Césemble et le Grand-Bé, où sera mon tombeau ; j'avais bien choisi sans le savoir : bé, en breton, signifie tombe. Au bout du Sillon, planté d'un calvaire, on trouve une butte de sable au bord de la grande mer. Cette butte s'appelle la Hoguette ; elle est surmontée d'un vieux gibet : les piliers nous servaient à jouer aux quatre coins ; nous les disputions aux oiseaux de rivage. Ce n'était pourtant pas sans une sorte de terreur que nous nous arrêtions dans ce lieu.

Là se rencontrent aussi les Miels, dunes où pâturaient les moutons ; à droite sont des prairies au bas du Paramé, le chemin de poste de Saint-Servan, le cimetière neuf, un calvaire et des moulins sur des buttes, comme ceux qui s'élèvent sur le tombeau d'Achille à l'entrée de l'Hellespont. »

F.R. de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, 1848

Le document en texte intégral est disponible sur le site [wikisource](#)

Saint-Malo, vu par Gustave Flaubert, 1886

« Saint-Malo, bâti sur la mer et clos de remparts semble, lorsqu'on arrive, une couronne de pierres posées sur les flots dont les mâchicoulis sont les fleurons. Les vagues battent contre les murs et, quand il est marée basse, déferlent à leur pied sur le sable. De petits rochers couverts de varechs surgissent de la grève à ras du sol, comme des taches noires sur cette surface blonde. Les plus grands, dressés à pic et, tout unis, supportent de leurs sommets inégaux la base des fortifications, en prolongeant ainsi la couleur grise et en augmentant la hauteur.

Au-dessus de cette ligne uniforme de rempart, que çà et là bombent les tours et que perce ailleurs l'ogive aiguë des portes, on voit les toits des maisons serrés l'un près de l'autre, avec leurs tuiles et leurs ardoises, leurs petites lucarnes ouvertes, leurs girouettes découpées qui tournent, et leurs cheminées de poterie rouge dont les fumignons bleuâtres se perdent dans l'air.

Tout à l'entour sur la mer s'élèvent d'arides îlots sans arbres ni gazon sur lesquels on distingue de loin quelques pans de mur percés de meurtrières tombant en ruines et dont chaque tempête enlève de grands morceaux.

En face de la ville, rattaché à la terre ferme par une longue jetée qui sépare le port de la pleine mer, de l'autre côté du bassin s'étend le quartier de Saint-Servan, vide, spacieux, presque désert et couché tout à son aise dans une grande prairie vaseuse. A l'entrée se dressent les quatre tours du château de Solidor reliées entre elles par des courtines, et noires du haut en bas.

(...)

Le tour de la ville par les remparts est une des plus belles promenades qu'il y ait. Personne n'y vient. On s'assoit dans l'embrasement des canons, les pieds sur l'abîme. On a devant soi l'embouchure de la Rance, se dégorgeant comme un vallon entre deux vertes collines, et puis les côtes, les rochers, les îlots et partout la mer. Derrière vous se promène la sentinelle dont le pas régulier marche sur les dalles sonores.

Un soir nous y restâmes longtemps. La nuit était douce, une belle nuit d'été, sans lune, mais scintillant des feux du ciel, embaumée de brise marine. La ville dormait ; les lumières, l'une après l'autre, disparaissaient des fenêtres, les phares éloignés brillaient en taches rouges dans l'ombre qui sur nos têtes était bleue et piquée de mille endroits par les étoiles vacillantes et rayonnantes. On ne voyait pas la mer, on l'entendait, on la sentait, et les vagues se fouettant contre les remparts, nous envoyaient des gouttes de leur écume par le large trou des mâchicoulis.

A une place, entre les maisons de la ville et la muraille, dans un fossé sans herbe, des piles de boulets sont alignées.

De là vous pouvez voir écrit sur le second étage d'une maison : « Ici est né Chateaubriand ».

(...)

En face des remparts, à cent pas de la ville, l'îlot du Grand-Bey se lève au milieu des flots. Là se trouve la tombe de chateaubriand ; ce point blanc taillé dans le rocher est la place qu'il a destinée à son cadavre.

Nous y allâmes un soir, à marée basse. Le soleil se couchait encore sur le sable. Au pied de l'île, les varechs dégouttelants s'épandaient comme des chevelures de femmes antiques le long d'un grand tombeau.

L'île était déserte ; une herbe rare y pousse où se mêlent de petites touffes de fleurs violettes et de grandes orties. Il est sur le sommet une casemate délabrée avec une cour dont les vieux murs s'écroulent. En-dessous de ce débris, à mi-côte, on a coupé à même la pente un espace de quelques dix pieds carrés au milieu duquel s'élève une dalle de granit surmonté d'une croix latine. Le tombeau est fait de trois morceaux, un pour le socle, un pour la dalle, un pour la croix.

Il dormira là-dessous, la tête tournée vers la mer ; dans ce sépulcre bâti sur un écueil, son immortalité sera comme fut sa vie, déserte des autres et entourée d'orages. Les vagues avec

les siècles murmureront longtemps autour de ce grand souvenir ; dans les tempêtes elles bondiront jusqu'à ses pieds, où les matins d'été, quand les voiles blanches se déploient et l'hirondelle arrive au-delà des mers, longues et douces, elles lui apporteront la volupté et la caresse des larges brises. Et les jours ainsi s'écoulant, pendant que les flots de la grève natale iront se balançant toujours entre son berceau et son tombeau, le cœur de René devenu froid, lentement, s'éparpillera dans le néant, au rythme sans fin de cette musique éternelle.

Nous avons tourné autour du tombeau, nous l'avons touché de nos mains, nous l'avons regardé comme il peut contenir son hôte, nous nous sommes assis par terre à ses côtés.

Le ciel était rose, la mer tranquille et la brise endormie. Pas une ride ne plissait la surface immobile de l'océan sur lequel le soleil à son coucher versait sa lumière d'or. Bleuâtre vers les côtes seulement, et comme s'y évaporant dans la brume ; partout ailleurs la mer était rouge et plus enflammée encore au fond de l'horizon, où s'étendait sans toute la longueur de la vue une grande ligne de pourpre. Le soleil n'avait plus de rayons ; ils étaient tombés de sa face et noyant leur lumière dans l'eau semblaient flotter sur elle. Il descendait en tirant à lui la teinte rose qu'il y avait mise, et à mesure qu'ils dégradaient ensemble, le bleu pâle de l'ombre avançait et se répandait sur toute la voûte. Bientôt il toucha les flots, rognant dessus son disque d'or, s'y enfonça jusqu'au milieu. On le vit un instant coupé en deux moitiés par la ligne de l'horizon ; l'une dessus, sans bouger, l'autre en-dessous qui tremblotait et s'allongeait, puis il disparut complètement ; et quand à la place où il avait sombré, son reflet n'ondula plus, il sembla qu'une tristesse tout à coup était survenue sur la mer.

La grève parut noire. Un carreau d'une maison de la ville, qui tout à l'heure brillait comme du feu, s'éteignit. Le silence redoubla ; on entendait des bruits pourtant : la lame heurtait les rochers et retombait avec lourdeur ; des moucherons à longues pattes bourdonnaient à nos oreilles, disparaissant dans le tourbillonnement de leur vol diaphane, et la voix confuse des enfants qui se baignaient au pied des remparts arrivait jusqu'à nous avec des rires et des éclats.

Nous les voyions de loin qui s'essayaient à nager, entraient dans les flots, couraient sur le rivage. Nous descendîmes l'îlot, traversâmes la grève à pied. La marée venait et montait vite : les rigoles se remplissaient ; dans le creux des rochers la mousse frémissait, ou, soulevée du bord des lames, elle s'envolait en s'enfuyant.

Les jeunes garçons nus sortaient du bain ; ils allaient s'habiller sur le galet où ils avaient laissé leurs vêtements et, de leurs pieds qui n'osaient, s'avançaient sur les cailloux. »

Gustave Flaubert, *Par les champs et par les grèves (voyage en Bretagne) : accompagné de mélanges et fragments inédits, 1886*

La côte et la Rance, vues par Albert Mérat, 1903

*« Sous le ciel délicat et piqué de voilures
J'ai reconnu votre Rance adorable, et les bois
Venaient bercer dans l'ombre et le baiser à la fois
Ses sables fins et blonds comme des chevelures.*

*Saint-Servan, Saint-Malo, Dinard, je vous revois,
Je vous aimai : la mer et la lumière ensemble
Faisaient au bord du ciel un ciel qui lui ressemble,
Et j'écoutais le soir et le flots aux cent voix.*

*Une crique, le goût amer
De l'embrun, un filet qui sèche...
Ce n'est une barque de pêche,
Et c'est déjà toute la mer.*

*La mer efface les sillages,
Mon regard les quitte à regret :
Épouvanté par son secret,
Je ramasse des coquillages.*

*J'aime ces beaux élans du flux et du reflux.
On arrive ; le sable au loin, la mer à peine...
L'heure passe, la baie est une coupe pleine ;
La tableau qu'on connaît ne se reconnaît plus.*

*Le grain de sable et nous dans l'ordre universel,
Sommes le même poids de poussière et de vie ;
Laissons notre poitrine au néant asservie
Boire la bonne odeur de l'iode et du sel. »*

Albert Mérat (1840-1909), *La Rance et la mer, paysages bretons*, Paris, l'Auteur, 1903

La côte et la Rance, vues par Roger Vercel, 1954

« *La Rance est une des plus chargées d'images et de contrastes, et, 'chemin qui chemine', elle descend les granits et les siècles, offrant quatre-vingts kilomètres de reflets à tous les traits de la beauté bretonne.*

(...)

Dans le fjord où remonte puissamment ma mer, les mâts des barques oscillent parmi les branches, la vague est rose de fleurs de pommiers qui y pleuvent. Les hêtres magnifiques y griffent l'eau bleue qui s'étale dans les vastes plaines ou se resserre entre des falaises surhaussées de tours féodales. Plaine de Mordreux, où au jusant, l'opale de l'eau se laisse diviser par les bancs de sable fauve, traversée par les moires outremer des courants liserés d'écume blonde ; plaine de Saint-Suliac où glisse vers l'eau un très vieux village aux rues escarpées qui se nomment la Cohue, le Pertus-Mitaine.

(...)

De petits ports, inoubliables... Des trois mats abandonnés pourrissent doucement au fond des anses, parmi les grands arbres et verts comme eux. On peut espérer qu'il poussera des feuilles au grand mât.

(...)

Des barques ventruées dorment sur le côté, dans le lit qu'elles se sont creusé à même la vase gris argent. Des îles s'échouent, ne gardant autour d'elles qu'une écharpe rapide de courant, et sur leur sommet une maisonnette à toit rouge. Nulle part peut-être ne se réalise mieux qu'ici, par la magie d'une terre heureuse, l'eurythmie parfaite de la mer, de la terre féconde, de l'arbre puissant et du ciel vaste.

Peu de rivières bretonne manquent leur finale. On compte celles qui bâclent hâtivement leurs derniers kilomètres et se jettent à la mer brusquement et mal. Elles ne s'y jettent pas, elles y entrent ! C'est un épanouissement des eaux, une large affirmation de fleuve, une immense voie de lumière et de ciel vibrant qui coule, avec des flots entre des rives écartées et dressées comme des spectateurs... La Rance, devant Saint-Servan, est une des plus nobles avenues qui soient au monde. Les profondes masses des parcs, des villas et les châteaux bordent son arrivée triomphante. Où finit le fleuve, où commence la mer ? Ce rocher où une Vierge de bronze lève les bras est déjà un écueil. Mais le grand Bé est là, planté devant les eaux comme un épais butoir, et c'est peut-être devant lui seulement que s'arrête la Rance, au pied même de celui qui lui a rendu témoignage, au soir de sa vie, quand il écrivait de la Beauté bretonne ; 'Je suis allé bien loin admirer les scènes de la nature ; je m'aurais pu me contenter de celles que m'offrait mon pays natal'. »

Roger Vercel (1894-1957), *Rivière bretonne, miroir de beauté*, in : Cahiers de l'Iroise, n°2, 1954.

Fougères et le bassin du Couesnon, vus par Honoré de Balzac, 1834

« Nulle part ailleurs en France le voyageur ne rencontre de contrastes aussi grandioses que ceux offerts par le grand bassin du Couesnon et par les vallées perdues entre les rochers de Fougères et les hauteurs de Rillé. C'est de ces beautés inouïes où le hasard triomphe, et auxquelles ne manquent aucune des harmonies de la nature. Là des eaux claires, limpides, courantes ; des montagnes vêtues par la puissante végétation de ces contrées ; des rochers sombres et des fabriques élégantes ; des fortifications élevées par la nature et des tours de granit bâties par les hommes ; puis tous les artifices de la lumière et de l'ombre, toutes les oppositions entre les différents feuillages, tant prisés par les dessinateurs, des groupes de maisons où foisonne une population active, et des places désertes, où le granit ne souffre pas même les mousses blanches qui s'accrochent aux pierres ; enfin toutes les idées qu'on demande à un paysage : de la grâce et de l'horreur, un poème plein de renaissantes magies, de tableaux sublimes, de délicieuses rusticité ! La Bretagne est là dans sa fleur. »

Honoré de Balzac, *Les Chouans*, 1829

Texte intégral accessible sur le site de la Bibliothèque nationale de France, Gallica.fr

Le pays de Fougères, vu par Jean Guéhenno, 1971

« Quand je pense à mon vieux pays, c'est maintenant toujours tel que, depuis des années, au commencement de l'été, venant de Paris, je l'aperçois sur la route des vacances, un peu après Ernée. C'est à la Pélerine qu'il commence, là où se livra en 1792 la fameuse bataille entre les Blancs et les Bleus que Balzac a racontée. C'est à la bordure des collines du Maine qu'on laisse derrière soi. Toute la Bretagne est là sous nos yeux, le bocage breton. Les champs, à mesure qu'on descend, deviennent plus petits, tous enclos de haies plantées d'arbres divers et, dans la perspective, toute la campagne a l'aspect d'une immense forêt. C'est un jeu de tous les verts jusqu'à l'horizon. Je retrouve le ciel et la terre de mes quinze ans, quand, les dimanches de printemps et d'été, j'allais à bicyclette, autour de Fougères, par ces chemins qui ne cessent de tourner et semblent ainsi sans issue, à Saint-Germain, au Châtelier, à Iné, à Fleurigné, à Parcé, à Javené, à Lécousse, et quelque fois, parti de grand matin jusqu'à Vitré, Avranches, le mont Saint-Michel, Saint-Malo, jusqu'à la mer. Fabuleuses expéditions ! Je retrouve la couleur de mon monde, un vaste paysage discret, nuancé comme un camaïeu, une certaine alternance d'ombre et de soleil, les grands nuages qui roulent dans le bleu du ciel comme de gros ballots de laine, les haies fleuries de campanule, les châtaigniers aux longues feuilles luisantes et tout étoilées d'or, les rochers moussus et noirs qui semblent ici et là avoir percé le tapis d'herbe, et ces ruisseaux étroits sur lesquels, enfant je faisais tourner mes moulins. A ce point de mon voyage, je m'arrête. Quelle paix, dès qu'on quitte la grand-route ! C'est toujours la même impression. Il me semble qu'à partir de là, la cote de la Pélerine descendue, je ne cesserai plus de m'enfoncer dans le passé et le silence. Je serai autre. Je serai dans ma plus ancienne âme, après tant d'années vécues. Si j'étais capable d'interpréter cet étrange silence, je saurais vraiment ce que j'ai été et ce que je suis. Je respire le même air qui fut celui de mon premier souffle. Sans doute cette première gorgée d'un certain air dans un certain coin du monde fonde-t-elle pour toujours l'intimité de chacun de nous avec son vieux pays. »

Jean Guéhenno (1890-1978), Carnet d'un vieil écrivain, 1971

Fougères, vu par Victor Hugo, 1836

« J'ai revu aujourd'hui la mer, mon cher Louis ; une pente me ramène là tous les ans. Elle m'est apparue à l'extrême horizon faisant sur les collines une ligne mince et verte comme la cassure d'un carreau de vitre. C'était entre Dol et Saint-Malo. Maintenant je suis à Saint-Malo ; j'ai couru en arrivant me jeter à la mer ; je m'y suis baigné, et je reviens vite vous écrire tout trempé de la salive du vieil océan.

Il faudra absolument que j'aie un jour vous arracher à votre belle et puissante œuvre, et que nous nous en venions tous deux voir toutes les grandes choses que je vois tout seul et que je verrai doubles avec vous. Vous savez comme nous étions heureux autrefois dans nos promenades du soir à travers ma plaine de Montrouge ! Que serait-ce avec cette plaine de flots sous les yeux ?

Une ville qu'il faut aussi que vous voyiez, et que vous voyiez avec moi, c'est Fougères ? Pardon de cette brusque transition ; mais je ne veux plus vous parler de la mer, je radoterais, et cette lettre aurait cent pages. Eh bien donc, je viens de Fougères comme La Fontaine revenait de Baruch, et je demanderais volontiers à chacun : avez-vous vu Fougères ? Toute cette Bretagne, au reste, vaut la peine d'être vue. Quelquefois dans une petite bourgade, comme Lassay, par exemple, vous trouvez tout à coup trois admirables châteaux dans le même tas. Pauvre Bretagne ! Qui a tout gardé, ses monuments, ses habitants, sa poésie et sa saleté, sa vieille couleur et sa vieille crasse par-dessus. Lavez les édifices, ils sont superbes ; quant aux Bretons, je vous défie de les laver. Souvent, dans un de ces beaux paysages de bruyères, sous des ormes qui se renversent lascivement, sous de grands chênes qui portent leurs immenses feuillages à bras tendu, dans un champ de genêts en fleurs du milieu duquel s'envole à votre passage une énorme corbeau verni qui reluit au soleil, vous avisez une charmante chaumière qui fume gaîment à travers le lierre et les rosiers ; vous admirez, vous entrez. Hélas ! Mon pauvre Louis, cette chaumière dorée est un affreux bouge breton où les cochons couchent pêle-mêle avec les Bretons. Il faut avouer que les cochons sont bien sales. Je reviens de Fougères. Je veux absolument que vous voyiez Fougères. Figurez-vous une cuiller ; Grâce encore pour ce commencement absurde. La cuiller, c'est le château ; le manche, c'est la ville. Sur le château rongé de verdure, mettez sept tours, toutes diverses de forme, de hauteur et d'époque. Sur le manche de ma cuiller, entassez une complication inextricable de tours, de tourelles, de vieux murs féodaux chargés de vieilles chaumières, de pignons dentelés, de toits aigus, de croisées de pierre de balcons à jour, de mâchicoulis, de jardins en terrasses ; attachez ce château à cette ville et- posez le tout en pente et de travers dans une des plus vertes et des plus profondes vallées qu'il y ait. Coupez le tout avec les eaux vives et étroites du Couesnon sur lequel jappent nuit et jour quatre ou cinq moulins à eau. Faites fumer les toits, chanter les filles, crier les enfants, éclater les enclumes, vous avez Fougères ; qu'en dites-vous ?

C'est comme cela que vous la verrez quelque jour avec moi du haut de la plate-forme de l'église ; et puis vous la peindrez, mon Louis, et la copie sera plus belle que l'original.

Eh bien ! il y a dix villes comme cela en Bretagne, Vitré, Sainte Suzanne, Mayenne, Dinan, Lamballe, etc. ; et quand vous dites aux stupides bourgeois, qui sont les punaises de ces magnifiques logis, quand vous leur dites que leur ville est belle, charmante, admirable, ils ouvrent d'énormes yeux bêtes et vous prennent pour un fou. Le fait est que les Bretons ne comprennent rien à la Bretagne. Quelle perle et quels pourceaux !

J'ai voulu vous écrire parce que je vous aime, mon Louis, parce que vous êtes une des belles et généreuses rencontres de ma vie, et que j'espère bien que cette rencontre durera jusqu'au bout de notre chemin à tous les deux. De temps en temps je quitte Paris, mais je ne quitte ni ma famille ni mes amis. Mon cœur est toujours avec vous, vous le savez bien, Louis, n'est-ce-

*pas ? Mais l'œuvre que j'accomplis et dont vous verrez prochainement, j'espère, quelque nouvel échantillon, je sens parfois le besoin de laisser là Paris et sa criallerie, plus éternelle que le beau mugissement de mon océan ; car je suis souvent las de votre ville et de voir tout ce qu'il peut écumer de sottise humaine sur la proue d'une idée.
Je vous aime du fond du cœur et je vous serre la main. »*

Victor Hugo, *En voyage*, 1836

Saint-Coulomb, vu par Colette, 1961

« Je veux que vous voyiez Rozven, son anse de mer verte, les rochers compliqués, le petit bois, les arbres neufs et les anciens, la terrasse chaude, les rosiers, ma chambre jaune, et la plage où la marée apporte des trésors, - du corail mauve, des coquilles polies, et parfois des tonneaux d'huile de baleine et de benzine, venus de lointains naufrages. J'ai un perchoir de rocher, entre le ciel et l'eau. On pêche des homards d'un bleu vif, et des crevettes en agate, et des crabes qui ont le dos en velours de laine. Les primevères sont fleuries depuis longtemps, et les violettes et les épines. La chatte bleue et moi, nous ne voulons rentrer que pour manger et dormir. »

Colette, Lettre à Louis de Robert, in : Lettres de la Vagabonde, 1961

La vallée de la Vilaine, vue par Victor-Eugène Ardouin-Dumazet, 1903

« La vallée est particulièrement belle à partir de Messac : les rochers sont nobles de forme et de couleur, les arbres touffus ; beaucoup de grandes fermes, de villas et de châteaux ; on devine le voisinage d'une grande ville. Partout de tels rivages seraient vantés, peu de nos rivières méritent davantage une visite que la Vilaine, ce couloir tantôt sauvage, tantôt entaillé de carriers, tantôt couverts de cultures sur des pentes ensoleillées. Il en est ainsi jusqu'au delà de Laillé, où le pays s'élargit soudain ; la voie ferrée quitte alors la rivière pour traverser la vaste plaine onduleuse dans laquelle abondent les pommiers. »

Voyage en France, Tome 5, Berger-Levrault, 1893-1921

Vitré, vu par Victor-Eugène Ardouin-Dumazet, 1903

« Si la grande ligne de chemin de Rennes à Paris est peu accidentée, même aux abords de Vitré, le chemin de fer de Fougères relie les deux villes au moyen de rampes et de courbes très prononcées. Un peu après la station on franchit la Vilaine sur un viaduc d'où l'on domine la profonde coupure de roches noires au-dessus de laquelle court la ligne de chemin des remparts.

La locomotive monte lentement au flanc d'un haut coteau pour descendre ensuite vers une vallée très fraîche et verte au fond de laquelle coule petite rivière de la Calanche. La vallée, riante et gracieuse se fait plus sévère aux abords de Châtillon-en-Vendelais. Sur une haute colline se dressent les ruines informes d'un rocher ; tout autour, les maisons du village couvrent les pentes et se reflètent dans les eaux d'un petit golfe d'où sort la Calanche. Ce golfe est projeté par le vaste étang de Châtillon, un des plus beaux de Bretagne. D'abrupts rochers, des bois, des carrières, des collines forment un cadre heureux à cette grande et tranquille nappe d'eau. Le pays tout entier et fort pittoresque, du milieu des campagnes vertes surgissent des chaînons de rochers aux formes superbes, coupés de lissures profondes. »

Voyage en France, Tome 5, Berger-Levrault, 1893-1921

Fougères, vu par Victor-Eugène Ardouin-Dumazet, 1903

« A l'extrémité d'une de ses rues se groupent les édifices civils et religieux de la ville, près d'une promenade admirable, plus belle encore par sa situation, c'est la Place-aux-Arbres. Il faut venir là pour comprendre l'enthousiasme de Balzac et de Victor Hugo en présence du site de Fougères. Le pays, hardiment découpé de hautes et verdoyantes collines, creusées de vallons et de ravins, offre d'infinies perspectives. Les eaux, les bois, les rochers forment un tableau d'une beauté indicible. »

Voyage en France, Tome 5, Berger-Levrault, 1893-1921

Le Coglais, vu par Victor-Eugène Arduin-Dumazet, 1903

« La forêt de Fougères vient jusqu'aux portes de la ville. Lorsqu'on est passé au-dessous de la ville par un petit tunnel, on découvre un moment les hautes croupes de ces vastes bois dans lesquels le Nançon se creuse un ravin étroit et sinueux. C'est une courte apparition, bientôt la voie ferrée tourne à l'ouest et, dominant de haut la vallée où l'Oysance déroule ses méandres, traverse le pays du Coglès, région agricole, tout à fait normande d'aspect, par ses herbages et ses vergers de pommiers. D'ailleurs la Normandie n'est pas loin, quand on est descendu dans le vallon de l'Oysance, on atteint rapidement le beau bassin de prairies où la petite ville d'Aintrain s'étend entre l'Oysance et le Couesnon et l'on entre dans le département de la Manche. »

Voyage en France, Tome 5, Berger-Levrault, 1893-1921

Les marais de Dol, vus par Victor-Eugène Ardouin-Dumazet, 1903

« Une visite des polders est fort intéressante ; j'ai parcouru aujourd'hui les terrains nouvellement conquis et les marais de Dol. Le paysage est ample et majestueux par la simplicité et l'horizontalité de ses lignes, comme par profonde solitude. En dehors des grandes fermes où se centralisent les travaux d'exploitation de chaque polder, il n'y aucune habitation. Ces fermes, construites sur de vastes plans, alimentées d'eau amenée des collines voisines, présentent un ordre et un aménagement bien rares en Bretagne ; un bétail superbe remplit les étables. Tout autour, les champs disposent leurs damiers entre les levées de polders, celles-ci sont elles-mêmes livrées parfois à la culture, l'asperge y prospère. On a sous les yeux un paysage agricole qui rappelle, avec la variété en plus, les riches contrées du Nord, Picardie et Flandre. Tout autre est l'aspect du marais de Dol. La conquête du sol y étant bien plus ancienne, la propriété y étant plus morcelée, on sent davantage l'intensité de la vie humaine ; les champs, de moyenne étendue, sont entourés d'arbres : frênes, saules, peupliers.

A l'est, les terres reconquises sont bordées par une haute falaise granitique allant de Roz-sur-Couesnon aux abords de Dol. Cette falaise, couverte de beaux châtaigniers et de chênes, est longée par une route où les maisons se suivent presque sans interruption, maisons de granit, dont beaucoup, d'apparence cossue, sont fleuries de géraniums et de roses trémières. Des arbres surchargés de fruits, quelques noyers, ombragent les jardins et peuplent les vergers.

(...)

Mais le charme de Dol est la vue immense qu'on découvre de la petite place entourant la halle et ornée de deux vieilles colonnes. Par une grille on aperçoit la grasse campagne des marais, prés plantées de grands arbres dominées par la haute butte du mont Dol, qui fut longtemps, comme le mont Saint-Michel, une île dans la grève.

(...)

Le point culminant est un mas de granit surplombant la falaise au nord. De là, on a une merveilleuse vue sur un paysage grandiose. Au premier plan, sous les pieds, l'immensité des marais de Dol, mer de verdure où le feuillage argenté des saules plantés en bordure formerait l'écume des vagues au milieu des flots sombres représentés par la ramure des frênes, des peupliers et des pommiers. Puis la mer, la vraie mer, étincelante, ouverte entre la pointe de Cancale, bordée d'îles, la longue côte de l'Avranchin, la pointe sombre de Carolles et, très distincte, Granville sur son rocher. Le mont Saint-Michel se projette, d'une blancheur apaisée, à la limite des flots bleus de l'Océan et de la nappe verte des marais. A l'est, au sud, à l'ouest, c'est comme une forêt sans fin, formée par les bordures des champs et les pommeraies qui font de cette partie de la Normandie et de la Bretagne, de Mortain à Dinan, de Saint-Malo à Fougères, un interminable bocage. Du milieu des arbres pointent les flèches d'églises, la cathédrale de Dol se détache toute entière sur ce fond vert et paraît le centre de l'immense tableau. »

Voyage en France, Tome 5, Berger-Levrault, 1893-1921

La Rance, vue par Victor-Eugène Ardouin-Dumazet, 1903

« Il semble que l'on est épuisé l'admiration quand on a vu, du haut des remparts, les rochers de la rade, si petits à marée haute, grandir peu à peu, paraître se souder et former sur la mer un rideau de collines aux formes hardies, sur lesquelles les forts découpent leur silhouette. Mais la Rance est bien plus belle encore avec ses anses gracieuses, ses plages verdoyantes, ses rochers, ses flots, ses jolis villages au fond des golfes.

En quittant Dinard sur les beaux vapeurs de la Rance, on peut voir une fois encore les hautes murailles de Saint-Malo, pressant entre leur ceinture de granit les toits d'ardoise et la flèche de l'église ; puis voici plus vaste, plus à l'aise sur ses pentes vertes, la jeune cité de Saint-Servan, et l'on perd de vue la mer pour entrer dans le large fjord aux rives harmonieuses. Les cordons de villas ont disparu, mais les châteaux, assis dans de grands parcs, se mirent dans l'eau calme. A chaque instant une pointe de terre semble fermer le passage, aussitôt après apparaît un nouveau lac, bordé de collines et de hameaux riants. A mesure que l'on avance, le paysage d'agrandit, les collines se haussent. Après le grand bassin de Langrolay, la rivière se rétrécit au point de n'avoir plus que quelques mètres entre le port Saint-Jean et le port Saint-Hubert et soudain s'ouvre le dernier grand bassin de l'estuaire, dominé par le village de Pleudihen, aux toits bleus, serrés autour de son église. »

Voyage en France, Tome 5, Berger-Levrault, 1893-1921
